

Jean-Marie Gleize

DENIS ROCHE

Éloge de la véhémence

Fiction & Cie | Seuil **Biographie**

DENIS ROCHE.
ÉLOGE DE LA VÉHÉMENTCE

Fiction & Cie



Jean-Marie Gleize

DENIS ROCHE.
ÉLOGE DE LA VÉHÉMENCE

Seuil

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-141348-9

© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

pour Françoise Peyrot

— à demi—

J'ai toujours été 'détaché',
distancié de la littérature :
elle est
comme un scarabée qu'on
saisit entre le pouce et
l'index et qu'on détache
lentement de l'écorce sur
laquelle il se croyait à
l'abri et à laquelle ses
pattes griffues s'accrochent
tant qu'elles peuvent.
la littérature résiste et
moi je tire.

La littérature est comme une œuvre de Michaux,
un écheveau de gestes noirs en suspension.

Denis Roche, le 30 juillet 1977

OUVERTURES.
LES BORDS DU LAC

Un parc

Quel est cet homme qui marche, seul, dans la rue ? On le voit de dos, de trois quarts, vêtu d'un costume sans doute gris, un peu fripé. Ses cheveux sont plutôt longs et déjà blancs, il semble savoir où il va, il regarde droit devant lui. J'ai conservé dans le fatras de mes dossiers une série de sept photos noir et blanc que m'avait donnée une amie. Elle avait croisé cet homme par hasard, et l'avait reconnu. Il s'agissait de Denis Roche. Elle l'avait suivi sans qu'il le sache, jusqu'au jardin du Luxembourg. La deuxième photo, de dos cette fois, le montrait marchant, une main dans la poche, dans une allée entre les grands arbres et les bancs de bois. Sur les quatre photos suivantes on l'observe assis sur une de ces chaises-fauteuils métalliques du jardin, face à une sculpture et à l'épaisseur végétale. À sa droite, une cage emplies de feuilles mortes. Nous sommes peut-être vers la fin de l'automne. Il regarde ou il rêve. Il s'est retiré dans une parenthèse. La photographe s'approche de plus en plus de lui. Sur la dernière photo il n'y a plus que le paysage, la lisière du jardin, les grilles, les immeubles de l'autre côté de la rue. Denis Roche n'est plus là. Il est sans doute encore sur sa chaise, hors du temps.

En promeneur anonyme, plongé dans sa rêverie solitaire, c'est ainsi que je voudrais qu'il entre dans ce livre. Qu'il y entre à son insu.

Un chant

Un autre de mes amis me disait souvent qu'à ses yeux Denis Roche était le dernier vrai romantique. Parfait dandy révolté, érudit désinvolte, promeneur solitaire, amoureux absolu, créateur de formes, voyageur en tous sens (en chemin vers ses morts et les immenses monuments de pierre), amateur de magies matérielles, grand rêveur angoissé...

Denis Roche n'a cessé de penser à des livres, qu'il écrit ou qu'il n'écrit pas, qu'il commence et n'achève pas, ou dont il accomplit le projet jusqu'au bout. Certains des livres auxquels il pense n'ont qu'un titre, et il se peut que le titre soit à lui seul un livre, certains autres sont très précisément imaginés (comme beaucoup de ses rêves), mais ne demandent pas à être réalisés parce que en réalité leur propos est ce qui soutient, informe, justifie, l'ensemble des livres déjà écrits ou qui ne manqueront pas de l'être.

C'est ainsi qu'à la date du vendredi 5 novembre 1982 il note, dans une page de ce qui sera *Temps profond. Essais de littérature arrêtée*, une idée de livre qui lui vient alors qu'il est en train de travailler dans son bureau :

Je pense tout à coup à un livre que je devrais écrire. Je me dis qu'il s'appellerait *J'écris*, je vois exactement comment il serait fait, je vois même, tant l'idée m'envahit avec brusquerie et

précision, s'enchaîner les phrases et les images. Je le vois à la fois comme un acte libre, florescent et musical, extrêmement lyrique, autant sinon plus que *Louve basse*, et puis comme un acte d'autorité, sur le mode : « Regardez, voyez où j'en suis et comme je fais... » Ce serait un fil, un chant ininterrompu, crescendo, habile, fortement rythmé. Un porte-voix donnant sur une clairière, en pleine lumière, en pleine chaleur et dans la couleur qui serait celle des jours où je l'écrirais.

On entend qu'il ne s'agit pas d'une simple idée traversant son esprit, mais bien d'une idée qui *s'impose* très vivement au point qu'elle provoque ce que Denis Roche appelle parfois une « hallucination ». Il *voit* littéralement ce que serait le livre, son économie générale (qui fait du livre un livre) et sa composition (l'improvisation verbale, la dynamique de l'écrire, dont le titre porterait témoignage). L'essentiel est ce qui vient ensuite : la revendication du *lyrisme*, ou d'un lyrisme, musique, chant, rythme, intensité, qui sera présent, sous diverses formes, y compris les plus prosaïques, dans l'ensemble de l'œuvre.

C'est là sans doute l'un de ses paradoxes les plus vifs : cet ennemi irréductible du lyrisme des « poètes » est aussi (et se proclame) le plus lyrique des écrivains. Le plus réellement lyrique, entre tous.

Un lac

Le vendredi 13 août 1993, le journal *Libération* donnait une page entière à Denis Roche dans une série quotidienne où écrivains, essayistes et photographes étaient sollicités sur leur conception du bonheur. L'occasion pour lui de proposer un petit dialogue fictif en manière de réponse non-réponse, ironique, comique, assez vigoureuse, à une question qu'il jugeait franchement imbécile, faite pour que certains se montrent à leur avantage, fassent la preuve de leur présence d'esprit et de leur virtuosité verbale, en un mot, comme le dit Denis Roche, « occupent le terrain ».

Au personnage-journaliste dont l'« écrivain » ne cesse de provoquer l'indignation, il finit par proposer un fragment de souvenir survenu par surprise au hasard de la conversation, quelque chose comme un biographème exemplaire : « J'étais au bord du lac de Côme... », dans le petit village de Blevio. Il voulait voir la tombe de la Pasta.

Le récit se fait alors très précis :

Il fallait descendre en contrebas, au pied de la falaise... une tombe très laide, massive, prétentieuse... face au lac... il bruinait... j'étais bêtement ému... mes bouffées de romantisme se mêlaient à la bruine qui nous étouffait doucement... J'imaginai la voix merveilleuse de la Pasta... Bellini composant

pour elle, exprès pour elle... pour cette voix unique... et là, plus rien... un peu de vent dans les arbres, sans plus... le friselis monotone des joncs... l'avachissement du temps... au moment de partir j'ai ramassé un bout de ferraille qui était tombé du fronton... une belle étoile toute rouillée... je l'ai enveloppée dans un mouchoir... et je l'ai rapportée à Paris... elle est appuyée contre un tableau... sur ma cheminée. De temps en temps, je mets *La Somnambule*, les jours de grande lumière... j'erre à travers la pièce en serrant l'étoile dans ma main... un jour je me suis aperçu que je pleurais... je tripotais l'étoile et je pleurais... je me suis dit que j'allais jeter ce morceau de fer-blanc dans la première poubelle venue...

Il va de soi que le journaliste ne peut comprendre, ni surtout admettre, ce qui relie ce souvenir italien et lyrique, ni surtout les « pleurnicheries » sur quoi il se termine, au joli thème du bonheur. L'entretien se dirige donc, dans une atmosphère de plus en plus vive, vers une conclusion ridicule, hurlements, agression physique. Le lecteur, lui, se demandera si l'ensemble de la page n'est pas écrit *pour* ce fragment de mémoire, qui en constitue le centre et le noyau magique. Les temps d'hésitation, de silence, marqués par les points de suspension, qui laissent lentement remonter descriptions sensibles, sensations, émotions, gestes, tout cela, cet ensemble de « circonstances », contribue à un portrait de Denis Roche en écrivain romantique (le mot est prononcé, il n'est ici nullement déplacé), en agile coureur de falaises, en amoureux d'une cantatrice dont il entend la voix enfouie au fond du temps, spectre « merveilleux » enfermé dans la prose passionnée de Stendhal, celle d'un chapitre de sa *Vie de Rossini*, tout autant et plus encore que dans cet affreux monument de Côme, en fétichiste invétéré qui ramasse un débris pour l'emporter comme une

relique, en faire l'objet, à son retour, de quelque chose comme une liturgie intime, un culte dédié aux puissances et divinités rochiennes de l'Amour, de la Musique, de la Beauté, de la Poésie rouillée, intensément troublante, dont il faudra bientôt se séparer sans retour.

Du moins fait-il semblant de le croire.

Du même auteur

Aux Éditions du Seuil

Poésie et Figuration

coll. Pierres Vives, 1983

Francis Ponge

coll. Les Contemporains, 1988

Léman

coll. Fiction & Cie, 1990

A noir, Poésie et Littéralité

coll. Fiction et Cie, 1992

Le Principe de nudité intégrale. Manifestes

coll. Fiction & Cie, 1995

Les Chiens noirs de la prose

coll. Fiction & Cie, 1999

Néon

coll. Fiction & Cie, 2004

Film à venir, conversions

coll. Fiction & Cie, 2007

Tarnac, un acte préparatoire

coll. Fiction & Cie, 2011

Le Livre des cabanes

coll. Fiction & Cie, 2015

Trouver ici

coll. Fiction & Cie, 2018

Chez d'autres éditeurs

Simplification lyrique

Seghers, 1987

Le théâtre du poème, vers Anne-Marie Albiach

Belin, coll. l'extrême contemporain, 1995

Altitude zéro, poètes, etcetera : costumes

Paris, Java, 1997

Non

Paris, Al Dante, 1999

Littéralité

Questions théoriques éd., 2015

Sorties

Réédition augmentée

Questions théoriques éd., 2015